

**Joël SERIN**

**Kémer**

**« UNE AUTRE VIE »**

**Roman**

Kémer mit un temps fou à trouver le sommeil. Il passa une nuit agitée. Beaucoup trop copieux, le dîner de la veille avait pesé sur son estomac habitué à une diététique sévère et millimétrée.

Après avoir bu un thé, sans l'accompagner du moindre aliment, il rejoignit Gilbert dans le garage. Il l'entendit pester après un moteur récalcitrant.

Il s'approcha et le découvrit, le buste penché sous le capot d'une « deux chevaux » grise, celle de son père.

- Tout va bien ?

- Cette satanée carlingue tournait comme une horloge. Je n'arrive pas à la démarrer. Je voulais te la faire essayer. Elle peut servir.

- Je veux bien. Finalement, je pourrais l'utiliser. Je n'ai nulle envie d'acheter un bolide.

- Elle est en bon état. L'un de mes employés, un ancien garagiste, a révisé le moteur et repris la carrosserie. Elle s'érodait par endroits.

- Mets-toi au volant et accélère quand je te le dirai.

Après plusieurs tentatives, le moteur se mit enfin à tousoter avant de vrombir vraiment sous la lourde pression imposée à l'accélérateur.

- Fais ronfler cet engin. On va aller faire un tour.

D'autorité, Gilbert poussa Kémer sur le siège passager et prit place derrière le volant.

- Nous allons bien voir ce qu'elle a dans le ventre, la « Deudeuche ». Si tu veux l'utiliser, il faut nous assurer que tu ne tomberas pas en rade dès la sortie du patelin.

Ils partirent à bride abattue. Gilbert ne ménageait pas le moteur. Il accélérât fortement, rétrogradait, freinait intempestivement. La vieille guimbarde grinçait de toutes parts. Tout y passa pour tester une voiture emblématique aux yeux des Français aux regards envieux et ébahis à chaque passage de l'une de ces rescapées.

Ils accomplirent sans encombre une bonne trentaine de kilomètres. Elle « fera parfaitement l'affaire » pensa Kémer. Son pied estropié ne l'autorisait pas à conduire des bolides. Il se déplacerait en prenant son temps. Il aurait ainsi tout loisir d'admirer le paysage.

Ils arrivèrent à bon port devant l'hôtel de ville. Le maire devait encore régler un problème. Le directeur des services l'avait joint en urgence.

- Je ne serai pas long. Au retour, je te déposerai au cimetière. J'imagine que tu souhaites t'y arrêter.

- Oui, tu es gentil, je te remercie. Je rentrerai à pied. Cela me permettra de faire travailler cette satanée cheville.

Kémer attendit patiemment à l'intérieur du véhicule. La place de Jauzères s'animait peu à peu. Rentrant de leur travail, certains salariés faisaient leurs courses, d'autres s'empressaient de rejoindre le bistrot où les copains attendaient. L'image de son père assis dans un coin, toujours à la même table, un verre posé devant lui l'enveloppa dans un voile de tristesse et de nostalgie. « Mais où donc était-il passé ? » Cette soudaine et inexplicable disparition le turlupina. Il ne parvenait pas à y croire véritablement.

Gilbert le rejoignit, le visage blanc comme une feuille de papier. Il devina qu'il se passait quelque chose. Le maire n'avait

plus l'esprit à badiner. Il s'assit derrière le volant et ne démarra pas tout de suite. Il se tourna dans sa direction et lui annonça d'une voix tremblante le décès de l'ancien instituteur Lapommiès :

- Son cœur usé jusqu'à la corde l'a lâché. Il a réussi à appeler le médecin. Quand ce dernier est arrivé sur place, il ne respirait plus. Les pompiers ont tout essayé, en vain.

Tremblant de tout son être, Kémer encaissa le choc. Il se mit à pleurer toutes les larmes de son cœur. Gilbert l'entoura de ses bras et le laissa épancher sa peine. Ils rejoignirent l'entrée du cimetière sans prononcer le moindre mot.

- Nous t'attendons pour le dîner. Je vais m'occuper de l'organisation des obsèques de ce brave homme. Nous perdons un chic type.

Après s'être longuement recueilli devant la cavurne contenant les cendres de sa mère et de sa sœur, il rentra à pied au domicile de Gilbert, pestant d'avoir laissé sa canne sur le siège arrière de la « Deudeuche ».

Ils soupèrent sans appétit. Gilbert n'avait de cesse de téléphoner à droite et à gauche afin de régler les détails des obsèques de l'ancien instituteur. Sa sœur arrivait de Lyon le lendemain matin. Célibataire, retraitée de l'enseignement, elle était sa seule famille.

Le maire avait délaissé sa gouaille habituelle pour emprunter un ton qui ne prêtait pas à discussion. La cérémonie devait être de haute tenue. Il avait décidé de s'en occuper personnellement, mettant à la disposition du curé les employés communaux chargés de régler les différents problèmes matériels.

Le lendemain matin, après une nuit blanche, Kémer vit descendre de la voiture de Gilbert une vieille dame vêtue de noir. Il n'eut aucun mal à deviner qu'il s'agissait de la sœur aînée de Lapommiès. Elle lui ressemblait trait pour trait.

En chemin, le maire lui avait parlé de cet ancien élève, des relations qu'il entretenait avec son frère. Elle s'approcha, lui

prit les mains dans les siennes et le regarda avec une infinie douceur :

- C'est vous Kémer ! Je sais combien mon frère vous appréciait. Il vous considérait un peu comme son fils. Il était très fier de votre réussite, vous savez.

Les obsèques fixées au lendemain 15 heures, il n'était pas question pour Gilbert de laisser la vieille dame passer seule une nuit à l'hôtel. Elle serait hébergée chez lui et partagerait leur repas.

Tout était fin prêt. Le maire se retira dans son bureau pour peaufiner l'hommage qu'il lirait à l'église. Son visage grave et concentré contrastait de son habituelle bonhomie.

D'une rare culture littéraire, Mme Lapommiès étonnait par son vocabulaire riche tout en demeurant accessible. Elle s'exprimait avec une éloquence à la fois simple et raffinée, ne sautant jamais une liaison. Elle était en mesure de dialoguer avec à-propos sur une multitude de sujets, y compris sur le sport et plus particulièrement le football.

- Mon frère était doué. Il aurait pu mener une brillante carrière. Nous en avons discuté à maintes reprises. Il a tourné le dos à l'appât du gain pour exercer le métier d'enseignant.

L'instituteur n'avait jamais exprimé le moindre regret de vivre comme il l'avait choisi. Le regret ne lui taraudait pas l'esprit. Il n'avait jamais pu comprendre tous ces gens qui acceptaient sans sourciller les limites tracées par un conformisme douillet.

Au cours de la soirée, cette femme de classe eut la décence de ne jamais aborder les déboires de Kémer, les décès qui l'avaient frappé, la blessure handicapante qui le privait de sa passion. Elle savait. Leur conversation se situa à un tout autre niveau.

Aline buvait les paroles de la vieille dame dans un silence respectueux, opinant souvent du chef. Elle aurait tant aimé être instruite. Intelligente, douée à l'école, elle avait interrompu très tôt ses études. Elle en éprouvait beaucoup d'amertume.

Son premier mari, l'irascible vétérinaire, se plaisait à la rabaisser en toutes occasions, comme si la « diplômite aiguë », dont se gargarisent tant les Français, était une garantie absolue d'intelligence, de bon sens et de réussite.

Il n'y a qu'à voir le FOUTOIR dans lequel tous ces surdoués, issus des mêmes grandes écoles, mettent le pays.

\*  
\*   \*  
\*   \*

La foule était venue de toutes les communes à la ronde. L'église de Jauzères était noire de monde quand le cercueil de l'instituteur, porté par quatre balèzes, remonta lentement l'allée centrale. Soutenue par le bras de Gilbert, la sœur de Lapommiès s'assit au premier rang, invitant d'un geste de la main Kémer à la rejoindre.

Le cœur serré, il s'avança vers les premiers rangs de l'église, s'efforçant de masquer au mieux son handicap. À mesure qu'il remontait vers le cœur, une multitude de regards l'accompagna. Il perçut un courant de sympathie qui lui fit chaud au cœur. Il reconnut de nombreux anciens élèves. Ils avaient usé leurs premiers fonds de culotte avec lui sur les bancs de l'école de Jauzères.

Malgré le faix du temps, les souvenirs lointains et fragmentaires remontaient du fond de la mémoire de tous ces anciens petits garnements, devenus aujourd'hui des adultes. Ils n'avaient pas oublié, ils étaient tous là. Ils portaient une absolue admiration, une grande déférence à l'homme resplendissant de bonté, de sagesse et de bienveillance taquine, à leur maître aujourd'hui disparu.

Lorsqu'il se fut assis, Kémer sentit dans son dos les regards des gens posés sur lui.

À la demande des officiants civils, les prêtres survivants de ce catholicisme vieillot et dépassé, n'étant plus en mesure de le faire, Gilbert s'approcha de l'autel. Il prit place derrière le micro dont il régla la hauteur. Ses mains tremblaient comme une feuille. Il dut s'armer de courage pour entamer, non sans difficulté, la lecture de l'hommage soigneusement préparé.

Une immense émotion se dégageait de la foule. Une grande partie restait debout tant l'église était bondée. On aurait entendu voler une mouche. Le visage de Gilbert était de marbre, sa gouaille habituelle avait cédé la place à une tonalité solennelle, empreinte d'émotion et de sincérité. Sa voix grave et forte s'imposait.

Kémer frissonnait de la tête aux pieds. Choisis, pesés, justes, les mots du maire retraçaient à merveille le parcours de cet homme. Il avait formé à la vie des centaines de petits bonhommes comme lui. Ils lui conservaient une éternelle reconnaissance, comme nous le faisons, avec un brin de nostalgie, quand nous nous retournons sur cette période de notre vie faite d'insouciance, de gaminerie, de gâterie, dont, seuls, les souvenirs nous restent.

L'hommage se révéla de très haut vol et quand, ruisselant de sueur et de larmes, Gilbert regagna sa place, Kémer le sentit exténué. En réalité, il connaissait peu cet homme. Il le découvrait véritablement. Il comprenait mieux pourquoi son père avait tant confiance en lui.

L'interminable offrande cloua Kémer à sa chaise durant plus d'une heure. La foule défila sur deux rangs, s'avançant jusqu'au cercueil pour rendre un dernier hommage au maître. Il reconnut, parfois difficilement, d'anciens camarades de classe, des coéquipiers du club de Jauzères. Toute la commune était là, attristée, reconnaissante.

Quand ils sortirent de l'église, les nuages jouaient à cache-cache avec le soleil. Kémer s'appuyait lourdement sur sa canne.

Ankylosée, sa cheville le taraudait. Le cercueil déposé dans le corbillard, une longue Mercedes noire, la foule s'essaima peu à peu en silence.

Plusieurs anciens joueurs vinrent donner une accolade à Kémer. Ils lui dirent combien ils avaient plaisir à le revoir. Aucun n'osa s'alourdir sur son état de santé. Ces retrouvailles éphémères n'enlevèrent rien à la décision qu'il avait prise. Il quitterait Jauzères prochainement, laissant dans le cimetière vers lequel le cortège se dirigeait les deux êtres les plus chers à son cœur.

Il demeura un long moment devant le caveau, figé, les bras ballants, le regard fixe, comme hypnotisé. La foule s'en était allée. Il régnait dans le cimetière une immobilité silencieuse qui le fit frissonner. Le pâle soleil d'automne faisait de rares apparitions entre les nuages. Il rejoignit la cavurne où étaient déposées les cendres de sa mère et de sa sœur et se mit à prier longuement. Demain, il les abandonnerait pour un ailleurs.

Mme Lapommiès et Gilbert l'attendaient patiemment à l'entrée du cimetière. Elle s'approcha de lui et le serra affectueusement dans ses bras.

- Gilbert me ramène à la gare de Rennes. Je rentre sur Lyon où ma vie se trouve.

- Je peux venir avec vous ? interrogea Kémer.

- Bien sûr, nous pourrions discuter avant de nous quitter.

Gilbert avait retrouvé un visage moins tendu. Il tint à tout prix à offrir une collation avant de rejoindre la gare.

- Aline sera ravie. Elle nous a préparé un petit gâteau dont elle a le secret, vous verrez.

Le passage au domicile du maire fut bref. Il craignait les embouteillages et ne voulait pas faire rater son train à Mme Lapommiès. En cours de route, elle se retourna :

- Je connais votre décision de ne pas rester à Jauzères. C'est dommage, j'avais presque l'intention de vous proposer d'acheter la propriété de mon frère.

- Tu vois ! s'exclama Gilbert, tout était réuni pour que tu t'installas !

\*  
\*   \*  
\*   \*

Kémer s'arrêta un long moment sur l'annonce du « Chasseur Français ». Il la relut attentivement : « Éleveur équestre, exploitant agricole de l'Aveyron, recherche associé pour suivi de la gestion d'un centre d'élevage de chevaux de course et le développement des activités agricoles - nourri / logé, rémunération à négocier. S'adresser aux heures de bureau à Maître Roupert propriétaire » - les coordonnées suivaient.

Intrigué, il décida de se renseigner, non sans avoir vérifié sur internet l'implantation de ce centre situé à près de 700 kilomètres de là, sur une terre totalement inconnue, mais là résidait son besoin d'évasion et de découverte.

Il avait toujours rêvé de vivre proche de la nature, au beau milieu de prairies, d'arbres, de chemins, d'animaux. Il ne connaissait absolument rien à l'élevage, à l'agriculture, et imaginait la dureté, les exigences du labeur. Élever des chevaux l'attirait. Développer des activités agricoles lui paraissait bien vague. Aucun véritable élément ne lui permettait d'étayer son intérêt, seuls sa curiosité, sa soif d'aventure, son besoin de changement le poussèrent à appeler le numéro indiqué dans le communiqué.

- Maître Roupert, j'écoute.

- Bonjour Maître, je vous appelle à propos de l'annonce parue dans le ...

- Ah ! Oui, oui. Je vois. Hum ! C'est difficile de vous expliquer par téléphone. Nous devrions nous rencontrer pour cela. Vous habitez loin ?

- C'est-à-dire. Il était hors de question de révéler son adresse actuelle. Je pourrais me déplacer, si vous le souhaitez ?

- Vous connaissez ce travail ?

- Pas du tout, si ce n'est que je possède moi-même un cheval de compétition.

- Bon, bon. De toute façon, je m'en moque. Il me faut un homme de confiance et si possible pas trop sot. Si vous voulez, je vous attends samedi prochain en début d'après-midi. Nous ferons connaissance. Je vous expliquerai en quoi consiste cette offre d'emploi.

- Je réfléchis et vous envoie un SMS pour vous confirmer ou non ma venue.

Il consulta l'itinéraire possible, prenant grand soin d'éviter les autoroutes. Il était préférable de ne pas entraîner la vénérable « Deudeuche » dans une telle galère. Il comptabilisa un trajet dépassant les 700 kilomètres. S'il se décidait, à une moyenne de 80 kilomètres à l'heure, il n'imaginait pas son engin braver le stupide interdit, il lui faudrait près de onze heures de conduite. Auxquelles s'ajouteraient les temps de repos, les repas et les nuits.

En partant un mardi, il arriverait bien avant le samedi. Il prendrait le temps de faire un peu de tourisme, de flâner au gré de son périple. Usants, les derniers mois ne lui avaient guère laissé le temps de se reposer, de vivre un peu.

De peur de vexer Gilbert, prêt à l'accueillir à bras ouverts, à le bichonner, pour qu'il restât à ses côtés, il n'évoqua en aucune façon l'objet et le lieu de sa future destination. Il était d'ailleurs peu probable que le chef d'entreprise breton connût l'Aveyron.

La veille de son départ, ils passèrent une délicieuse soirée. En dépit de son irrévocable décision, ses hôtes se montrèrent attentionnés. Nul larmoiement ne vint obscurcir la soirée. En

véritable patronne des lieux, Aline se multiplia. Avec l'aide de leur employée de maison, elles concoctèrent un succulent repas, copieusement arrosé des meilleures cuvées du maître des lieux.

Peu habitué à une pitance aussi abondante et riche en matières grasses, Kémer cala bien avant la fin. Le maire ne le lâchait pas d'une semelle, remplissant son verre à tout va. Il sentit très vite ses joues rosir. Son front se perla de gouttes de sueur. Il était un peu pompette.

Ma foi, ce n'était pas si désagréable que ça. Après les rudes épreuves endurées, il éprouva l'envie de se laisser emporter par cette éphémère griserie que procure l'alcool. Une fois n'était pas coutume.

Satisfait de lui avoir fait mettre un pied dans la barrique, Gilbert y alla d'une série de blagues inédites. Elles soulevèrent l'offuscation un brin hypocrite d'une Aline jouant à la mijaurée, une étonnante attitude pour qui connaissait son passé.

Après un sommeil vivifiant et régénérateur, il se leva tard le lendemain matin. Quand il rejoignit la maîtresse des lieux, elle l'attendait, confortablement installée dans le canapé, les deux mains croisées sous son ventre proéminent, comme pour mieux le protéger de tout affaissement. Il était hors de question de faire courir le moindre risque au petit être tant attendu. Il manifestait de plus en plus souvent son impatience de rejoindre ce monde inconnu.

Aline se montra aux petits soins et lui servit un copieux petit-déjeuner. Après avoir donné les consignes à son chef de chantier pour l'achèvement d'une impressionnante charpente en bois destinée à la salle polyvalente du village voisin, Gilbert rejoignit la mairie.

Les gendarmes de la brigade du secteur l'attendaient pour procéder à l'interpellation d'un administré. Fusil de chasse à la main, l'excité menaçait d'en découdre avec la terre entière...

- Je lui ai demandé d'être prudent. Ce type est devenu fou. Mais tu connais mon mari. Il n'a peur de rien.

- Tu penses qu'il va s'absenter longtemps. Je souhaitais partir en fin de matinée, mais il est hors de question de ne pas lui dire au revoir avant mon départ.

- Tu vas nous manquer. Nous t'aurions bien gardé parmi nous. C'est dommage. Tu nous donneras de tes nouvelles et reviendras nous voir.

Kémer baissa la tête et garda le silence. Seules les cendres de ses deux chères bien-aimées l'attachaient encore à ce village. Il n'avait nullement besoin de se retrouver devant elles pour les rejoindre quotidiennement, comme nous le faisons, inconsciemment, pour tous ces êtres chers, dont la présence spirituelle, à la fois nostalgique et apaisante, nous survole mystérieusement.

Il eut tôt fait de préparer ses quelques bagages qu'il posa sur le siège arrière de la « Deudeuche ». Aline lui conseilla de passer en mairie. Avec un peu de chance, Gilbert serait peut-être de retour d'une expédition particulière, non dépourvue de risques.

Elle lui donna une longue accolade et lui fit promettre de les appeler dès son arrivée à sa nouvelle destination dont elle se garda de l'interroger. Gilbert avait dû lui donner de strictes consignes, la privant de son habituelle loquacité.

Il rejoignit le cimetière de Jauzères et se recueillit longuement devant la caverne d'Angéline et d'Adéline. Gilbert veillerait à son entretien. Il savait pouvoir compter sur lui. Il traversa lentement la rue principale du village et n'éprouva ni nostalgie ni regret, tant il s'efforçait d'effacer de sa mémoire une époque révolue.

Parvenu place de la mairie, la Mercedes du maire était là. Il stationna parallèlement à l'imposante limousine. Gilbert était à l'intérieur de son véhicule. Téléphone à l'oreille, il gesticulait avec virulence. Son interlocuteur devait recevoir une

belle avoinée. Le premier magistrat n'avait pas pour habitude de mâcher ses mots.

Quand il sortit enfin de l'habitacle, le visage rouge et congestionné, Kémer devina qu'il venait de pousser une forte gueulante. Il préféra attendre un court instant avant de le rejoindre, histoire de laisser retomber la pression.

- Nom de Dieu ! J'avais dit au toubib, il y a longtemps, qu'il fallait enfermer ce type. Il ne voulait pas établir un certificat, prétextant que son état ne le nécessitait pas. Tu parles ! Heureusement, quand il m'a vu, il est devenu doux comme un agneau et a fondu en larmes. Il sera hospitalisé dans un établissement spécialisé pour y être soigné. Mais tu te rends compte où il faut en arriver.

Kémer le laissa épancher son furieux agacement. Il mesurait mieux les missions dévolues aux maires, pris en otage entre le carcan de règles et d'obligations et la réalité du terrain. Ils devaient être amenés à composer en permanence, à ménager la chèvre et le chou. Il ne leur enviait pas la place.

- Viens, on va se boire un café au bistrot, cela me calmera, lui dit-il en s'esclaffant.

Il le suivit avec une certaine réticence, peu désireux de retrouver des Jauzérois à la curiosité malsaine. La disparition mystérieuse de son père n'était pas oubliée, ses anciennes frasques non plus. À cette heure de la journée, le bistrot était désert. Le nouveau gérant ignorait tout de ce passé. C'était mieux ainsi.

Gilbert ne revint pas à la charge. Il savait pertinemment l'inutilité d'une nouvelle tentative, tout avait été dit et le personnage n'était pas homme à tourner la veste en permanence. Il avait une forte personnalité, sa décision était prise.

Après l'avoir raccompagné à la voiture, Gilbert l'enserra longuement dans ses bras musculeux. Il lui donna une longue et vigoureuse accolade, l'une de celle où l'on ne rechigne pas à

exprimer ses vrais sentiments, forts, véritables, sincères, dénués de toute hypocrisie.

\*  
\*   \*  
\*   \*

Kémer avait conduit plusieurs heures durant. Il était près de vingt heures quand il décida de s'arrêter. Il stationna son vénérable engin sur l'immense parking d'un relais routier, encombré d'une multitude de poids lourds aux impressionnantes dimensions.

La vieille « Deudeuche » s'en était plutôt bien tirée. Elle lui laissait le temps d'admirer les paysages traversés au gré des routes départementales, dont les courbes accentuées ne permettaient guère de braver les interdits.

Depuis quelque temps, les automobilistes s'en donnaient pourtant à cœur joie. La quasi-totalité des radars fixes étaient hors service, vandalisés par ces redresseurs de société, donneurs de leçons, sauveurs proclamés d'un pays paralysé où plus rien n'irait, où il faudrait tout renverser d'un revers de main, où la plus petite réussite serait à mettre au banc des accusés, où tous les politiques seraient pourris, où le président, élu quelques mois auparavant, serait, soudainement, devenu un bon à rien. « Et qué mail incaro ! » Et quoi plus encore !

Sommes-nous en capacité d'affirmer que tout va mal dans ce pays. Savons-nous le regarder objectivement, reconnaître les infimes parties de ce qui est bien, parfois même très bien ?

Il sortit péniblement de la voiture, les membres raides et endoloris. Il dut recourir à cette canne qui l'agaçait. Sa cheville le faisait souffrir. L'utilisation de la voiture à forte dose n'était guère recommandée.

Quand il pénétra dans l'établissement, une effervescence joyeuse y régnait. Devant le bar, les rires fusaient, les verres s'entrechoquaient. Les camionneurs, des baraqués aux larges épaules et aux cous de rugbymen, parlaient plus fort que le bruit. La bière coulait à profusion. Malgré la fatigue, les blocages intempestifs aux ronds-points, tout le monde semblait de bonne humeur, les conversations allaient bon train sur un ton vigoureux.

À son entrée, le silence tomba un bref instant pour reprendre de plus belle. Intrigué par l'arrivée de cet homme dont le boitement ne parvenait pas à masquer l'allure sportive, le patron, un homme rondouillard et jovial à la voix tonnante s'avança vers lui.

- Que puis-je pour vous, Monsieur ?

- Je souhaiterais diner et passer la nuit, si cela est possible ?

- Pas de problème, Monsieur. Installez-vous à cette table un peu à l'écart, vous y serez plus tranquille. Mon épouse vous donnera la clé de votre chambre. C'est quarante euros la nuit, petit-déjeuner inclus.

Kémer commanda une bière et s'assit lourdement. Il parvenait à saisir quelques bribes des conversations de ces hommes aux mines renfrognées, au ton rêche, souvent rouspéteurs, pas toujours commodes. Épuisés, usés par des trajets exigeants, au volant de mastodontes, aussi luxueux soient-ils, ils exerçaient un métier de fous.

Après plus d'un mois d'occupation des ronds-points, quand ils abordait le sujet, les discussions des camionneurs au robuste appétit devenaient plus tempétueuses. Solidaires, mais épuisés par d'interminables heures d'attente, en petit comité, certains ne se privaient pas de dénigrer violemment le mouvement, tout en continuant de jouer du klaxon sur leur passage. L'action s'éternisait, TOUT était amalgamé, revendiqué, vilipendé.

Plus personne n'y comprenait rien. Seuls les casseurs professionnels y retrouvaient leur compte, œuvrant à tout va, profitant de l'aubaine pour s'immiscer dans ces cortèges pagailleux qui permettent de mélanger l'ivraie au bon grain.

Effrontée et badine, Lydia, la serveuse, une petite femme blonde, vive et charmante, aux yeux bleus résolus, faisait virevolter sa taille de guêpe entre les tables, ondulant ses hanches éclatantes de rondeur à travers la jupe. Ses seins fermes et tendus asticotèrent les regards des mâles. Sur son passage, ils lançaient quelques paroles égrillardes, provoquant une explosion d'hilarité dans la salle. La belle ne se laissait nullement impressionner, stoppant fermement tout geste aventureux. Elle était mariée et follement amoureuse.

Kémer se sentait divinement bien dans cette ambiance simple, chaleureuse. Après avoir copieusement mangé, il traîna longuement à sa table, sirotant une bière brune. L'arrêt brutal du sport de haut niveau ne le ferait pas déroger au souci de veiller à son hygiène de vie.

Il gardait l'espoir de voir l'état de sa cheville s'améliorer au fil du temps. Il ne désespérait pas de pouvoir renouer, un jour, avec une activité physique. Le haut niveau était terminé pour lui et ça tombait plutôt bien. Il n'éprouvait plus aucune envie de se retrouver dans l'état permanent de compétition et de rivalité malsaine qu'il avait connu.

La compagne rondelette du patron le tira de ses pensées. Elle dégoulinait de bonnes manières. Elle s'approcha et lui remit la clé de sa chambre. Un sourire s'irradiait sur son visage rose et joufflu. La salle s'était soudainement vidée. Les camionneurs avaient rejoint leur cabine. Ils y dormaient, plus ou moins, soucieux de se préserver de ces roublards de voleurs de carburant, quand ce n'était pas de malheureux migrants, harassés, malades, crevant de faim, prêts à tout, au péril de leur vie, pour rejoindre un improbable eldorado.

Il dormit comme une souche jusqu'à cinq heures du matin, réveillé par les vrombissements des moteurs des premiers camions qui démarraient.

Les chauffeurs repartaient pour leurs interminables périple aux quatre coins de France et d'Europe, prêts à braver les pires conditions, à faire face aux plus grands dangers, à relever les défis les plus fous, au volant de ces colosses de fer et d'acier.

Il descendit sur le coup de huit heures. Quelques clients prenaient encore leur petit-déjeuner. Derrière le comptoir, la patronne était à pied d'œuvre. Une nouvelle serveuse à la démarche hommasse s'empressait de débarrasser les tables. Deux camionneurs, bruyants et discutailleurs, lancèrent une bordée de jurons en apprenant que le premier rond-point situé à quelques encablures était bloqué.

Dehors, des trombes d'eau aveuglantes rendaient la circulation difficile. Kémer prit tout son temps. Il but un thé bien chaud dans lequel il trempa des tartines garnies d'une délicieuse confiture. Il n'était pas en retard. Il pouvait poursuivre son périple tout en musardant deçà, delà, au gré de son avancée vers cette immense région où le soleil est, selon les dires, bien plus présent qu'en Bretagne. Il était impatient de découvrir ce nouvel environnement et n'éprouvait aucune appréhension devant le flou qui entourait la proposition de l'avocat Roupert.

Il était près de neuf heures quand le patron, moustache pendante, vint à sa rencontre. Il lui demanda de but en blanc si la nuit avait été bonne. L'homme avait son franc-parler et ne chercha pas midi à quatorze heures pour engager la conversation. Kémer le trouva sympathique. Il demeura prudent, se contentant de lâcher « qu'il prenait quelques jours de vacances en Occitanie », sans apporter plus de précisions. Son retrait de la compétition n'était pas si vieux, et il ne tenait pas à être reconnu, même si les fanas de football rangent très vite aux oubliettes leurs anciennes idoles.

En dépit des frasques et des abus en tous genres qui le gangrènent, le football lui avait permis de vivre une expérience enrichissante. Marseille était une ville chaleureuse, excessive parfois, mais ô combien attachante ! Il la regretterait, mais les malheurs qui l'avaient frappé de plein fouet lui dictaient de rechercher un ailleurs, loin de l'effervescence de ces métropoles gargantuesques. Ces lieux où l'être humain, absorbé par mille petits riens sans importance, se rend la vie triste, vide, sans relation, oublie ses amis, accaparé par tant d'inutiles superflus.

Le patron le remercia chaudement et le raccompagna vers la sortie. La pluie s'était calmée. Un pâle rayon de soleil pointait son nez entre les nuages. Quand il aperçut la « Deudeuche », il s'écria :

- Elle est à vous ? Dite donc, elle est sacrément en état !

- Un ami me l'a retapée. Elle tourne comme une horloge.

Il suffit de la ménager un peu. Je me régale.

- Vous n'auriez aucun mal à la vendre. Elles sont très recherchées.

Kémer s'installa au volant en sifflotant. Le moteur se mit en route au premier tour de clé. L'hôtelier leva la main en signe d'au revoir et regagna précipitamment son comptoir. Il farfouilla dans une pile de vieux journaux d'où il sortit une édition de l'Équipe toute fripée qu'il feuilleta avidement.

- Bon sang ! Il me semblait que c'était bien lui.

- Mais de qui parles-tu, mon chéri ?

- Nous avons reçu l'ancien joueur de l'OM. Tu sais bien.

Celui qui s'est gravement blessé la saison dernière.

\*

\* \*

L'avocat maître Roupert tirait nerveusement sur sa cigarette, rejetant de longs anneaux de fumée qui envahissaient le salon. Plantée devant lui, sa femme Andréa décida de le piquer au vif :

- Alors, nous l'embauchons cet intendant ? Mais avec quoi le payerons-nous ?

Le mari prit aussitôt la mouche et se fâcha tout rouge. Il la regarda de toute sa hauteur, un sourire en coin, lui faisant bien sentir que c'était lui le maître des lieux.

- Occupe-toi de tes casseroles. Je sais ce que j'ai à faire. Il arrive dans une semaine.

Andréa ne se faisait aucune illusion, il n'en ferait qu'à sa tête. Elle devrait s'accommoder de ce nouveau salarié. Il est vrai que le travail ne manquait pas. Ce renfort serait le bienvenu.

Son mari n'en avait soufflé mot à personne. L'information avait fuité par le biais de l'employée de maison. Elle avait inopinément surpris une conversation téléphonique.

Incapable de s'arracher à ses clients, l'avocat était toujours par monts et par vaux. Il rentrait au bercail à toute heure, laissant à sa femme le soin de faire tourner l'élevage de chevaux et l'exploitation agricole.

Il se conduisait souvent en ours mal léché et avait de fréquentes sautes d'humeur. C'était un type impossible à vivre, une grande gueule, susceptible, lunatique, capricieux, qui avait toujours réponse à tout. Quand il se mettait en colère, son visage se congestionnait, son front luisait, ses yeux étaient injectés de sang, son corps entier tremblait, il ne parvenait plus à se maîtriser et finissait par passer les bornes.

Fort heureusement, il était souvent absent, se contentant de renflouer financièrement les comptes de l'exploitation sur lesquels le comptable avait déjà tiré plusieurs fois la sonnette d'alarme. Monsieur n'en avait rien à battre. Il paraissait toujours autant, jugeant qu'il n'y avait pas péril en la demeure.

C'était un avocat qui avait pignon sur rue. Il pouvait se révéler un fin parleur, cultivé. Il possédait de surcroît une voix aux intonations prenantes, percutantes. Son goût prononcé de la provocation, sa faculté à théâtraliser ses plaidoiries avaient fait de lui un ténor des prétoires d'une région où sa renommée était montée en flèche.

Implanté dans le bourg voisin du village d'Auriagast, le cabinet possédait une importante annexe installée au chef-lieu du département. Il avait recruté une superbe secrétaire, laquelle était rapidement devenue l'une de ses nombreuses maîtresses.

Coureur de jupons invétéré, il trompait son épouse aux quatre coins du département et même au-delà. En dépit d'un physique quelconque, il s'était fait une réputation de don juan. Le pharmacien du coin partageait souvent ses ébats. Il n'était pas rare de les croiser, furtivement, dans une rue du chef-lieu, aux bras de donzelles grassement payées pour partager leur nuit.

En petit comité, ils aimaient à raconter leurs exploits. Une nuit, ils avaient mis dans le même lit trois superbes filles tombées du ciel, œuvrant à qui mieux mieux jusqu'au petit matin, avant d'abandonner leurs proies, effondrées et hagardes de fatigue et de sexe.

Avec Andréa, les prises de bec devenaient incessantes. Elle supportait difficilement la soif inextinguible d'avoir raison de son mari, ses déluges de reproches, sa façon de tempêter à longueur de temps dès qu'il rentrait à la ferme. Leur couple battait sérieusement de l'aile, mais l'image de l'aristocratie provinciale qu'ils reflétaient ne leur permettait pas de déroger au silence qui devait être une règle.

Face aux accès de fureur de son mari, à ses regards hautains, parfois lubriques, quand il avait par trop abusé du whisky, Andréa faisait la sourde oreille, feignant l'indifférence. Elle s'en retournait vaquer à ses occupations, le laissant seul avec sa prétentieuse bêtise.

Épuisé par ses amantes, il ne l'honorait qu'épisodiquement. Le soir, à table, s'il lui manifestait une once de courtoisie, une petite gentillesse, Andréa devinait qu'il la rejoindrait. Monsieur avait en effet décidé de faire chambre à part.

Il la couvrait alors à la va-vite, se limitant à quelques va-et-vient saccadés, avant de s'effondrer, ruisselant d'une sueur visqueuse, sur le corps cambré de sa belle rouquine de femme. Il l'abandonnait alors, sans le moindre geste d'affection, la laissant meurtrie de rage et de dépit.

\*  
\*   \*   \*

Le village d'Auriagast somnolait quand Kémer le traversa à petite vitesse. Il n'y avait pas âme à qui parler, aucun bistrot, aucune devanture commerciale. Mais dans quel bled débarquait-il. Cette terre inconnue lui apporterait-elle la paix intérieure dont il avait tant besoin, l'aiderait-elle à effacer ce passé lourd de souvenirs accablants.

Au gré des routes sinueuses, il n'était nul besoin d'être devin pour constater l'importance d'une agriculture à la survivance pourtant précaire. Ils étaient encore là les paysans, fiers, droits, solidement ancrés à la terre. Pour le reste, le monde qui peuplait les campagnes s'était enfui. Emportés par un idéalisme naïf, les jeunes ont abandonné leur berceau natal, rejoignant la ville et ses clinquants attraits.

« Plus personne n'en veut de cette terre au sol trop bas, au rendement trop incertain, trop précaire. TROP DUR ! ».

Vivre dans ces campagnes aux prairies chatoyantes, aux arbres verdoyants, aux ruisseaux scintillants, à l'air vivifiant,

serait-il devenu si impossible, si lourd à endurer, si ennuyeux, si déprimant, et cætera

« Manquerait-il trop de tout ? L'essentiel n'existerait-il pas dans ces coins de paradis ? Serait-il préférable de vivre dans ces tentaculaires métropoles, froides, austères, inhumaines, où tout n'est que business, trafics, parades en tous genres, agglomérats humains, puanteurs, asphyxies polluantes ?

Elle est pourtant révolue l'époque de ces rustres de paysans à l'étroitesse d'esprit, ces culs-terreux, comme se plaisent à les cataloguer ironiquement ces constipés de citadins.

Faudra-t-il atteindre un tel mal vivre, un tel désespoir, avant que, seul, le retour à la terre ne se transforme en bouée de survie ?».

Kémer arrêta sa carlingue à l'entrée de la ferme de la Borderie. Il s'approcha, regarda la cour déserte à travers une grille en fer forgé, solidement fixée entre deux énormes piliers. Il pénétra dans la grande enceinte pavée. En son milieu, une imposante fontaine en pierres grises recueillait le flot continu déversé par une goulotte sculptée en forme de tête de cheval. De longs bâtiments disposés en rectangle l'entouraient. La maison et ses dépendances occupaient l'un des côtés. Une splendide glycine fleurie embellissait la façade principale. La ferme et ses annexes : écuries, étables... constituaient les trois autres côtés. Quelques mauvaises herbes rabougries s'échappaient du dallage craquelé par l'usure du temps.

Kémer trouva le lieu magique. Aucun crépi ne recouvrait les façades. Seule la pierre apparente donnait à l'ensemble un cachet d'une élégante sobriété.

Il entendit le piétinement des chevaux dans leur box. Leurs fins museaux pointaient leur nez aux portes des écuries, balançant nerveusement leurs crinières lustrées, intrigués par l'arrivée inopinée d'une tête inconnue. De crainte de ne trop les agacer, il se garda d'approcher et se dirigea vers le jardin jouxtant la maison.

Au milieu de mûriers et d'arbres fruitiers, il aperçut une tête ombragée par un grand chapeau de jardinier. Le corps plié en deux, une femme ramassait des fruits tombés au sol. Il s'approcha lentement, toussotant à plusieurs reprises pour manifester sa présence.

Andréa se releva brusquement et découvrit avec surprise l'inconnu qui lui faisait face. Elle quitta son chapeau et s'essuya le front d'un revers de main, laissant échapper ses cheveux d'un roux brillant qui se répandirent en ondulant sur ses épaules en une épaisse vague.

- Bonjour Monsieur. À qui ai-je l'honneur ?

Les traits fins de son interlocutrice donnaient à son visage une expression de gravité. C'était une femme d'à peine une quarantaine d'années, grande, bien charpentée. Ses yeux marron clair se posèrent sur lui avec détermination.

- Je m'excuse. Je n'ai pas annoncé mon arrivée. J'ai rendez-vous avec Maître Roupert pour un emploi.

- Ah ! C'est donc vous. Il n'est pas encore rentré de son travail. Je crains que vous ne deviez patienter. Attendez-moi devant la porte d'entrée. J'arrive dans cinq minutes.

Il s'éloigna, évitant de trop claudiquer. Il lui fallait faire bonne figure. Ici on ne devait pas lésiner sur le travail.

Quand elle le rejoignit, elle s'était rendue présentable. Elle avait ramené ses longs cheveux roux en un haut chignon, quitté ses bottes et son bleu de travail, laissant apparaître un Jeans serré qui moulait des hanches sculpturales.

Cette femme possédait une silhouette racée, un quelque chose de volontaire et doux qui attirait le regard. Elle dégagait une autorité naturelle, ses mouvements, ses gestes, son allure altière et droite, donnaient une impression de vigueur, de force, de vitalité, sans pour cela effacer une classe, une prestance naturelle. Il fut impressionné par ce premier contact.

Ils se retrouvèrent de part et d'autre de la longue table de la salle à manger. Il attendit sans mot dire qu'elle lui eût servi un café pour engager la conversation.

En l'absence de son mari, elle adopta une prudente réserve quant au profil exact de l'emploi proposé. De son côté, il demeura évasif sur sa situation.

Les minutes passaient avec une lenteur infinie, l'avocat ne se manifestait toujours pas. Il avait une bonne heure de retard.

Géné, Kémer n'osait trop poser des questions sur la nature de l'entreprise. Le site Internet ne l'avait guère avancé dans ses recherches. Vieillot, mal renseigné, sans mise à jour, il apportait peu d'éléments précis sur cet élevage de chevaux, assorti, s'il avait bien compris, d'une exploitation agricole.

La maîtresse des lieux consentit à l'éclairer un tant soit peu. La ferme couvrait une superficie d'une centaine d'hectares, quasiment d'un seul tenant. Les écuries accueillait, selon les périodes, quinze à vingt chevaux, appartenant, pour leur plus grande majorité, à de riches propriétaires. Sous la houlette d'un ancien jockey, ils s'aguerrissaient avant de rejoindre, pour les plus performants, les champs de courses. Pour les autres, il s'agissait de posséder les plus beaux étalons, histoire d'y faire asseoir les fesses rebondies et charnues de ces prétentieuses et pédantes cavalières de la haute bourgeoisie. L'avocat n'était pas fou, il allait chercher le fric dans les portefeuilles bien garnis. Ça, il savait faire.

Sous l'impulsion de la patronne des lieux, ils avaient bâti un troupeau d'une soixantaine de bovins viande, en majorité des Charolaises, des Limousines et quelques Aubracs. Elle avait pris en charge cet élevage, veillant scrupuleusement sur lui. Elle s'était occupée de son logement dans une stabulation libre toute de bois construite. Elle contactait les acheteurs, négociait pied à pied avec eux, maîtrisant les maquignonnages mesquins. Plusieurs boucheries étaient également devenues de solides clientes. Bon an, mal an, l'activité parvenait à s'équilibrer, c'était toujours ça.

De son côté, son mari n'avait d'yeux que pour ses chevaux. La ferme en elle-même était le cadet de ses soucis. Sa

femme était là pour ça, considérait-il avec une condescendance dédaigneuse, pour ce qui à ses yeux, n'apportait rien. Elle se faisait plaisir, pensait-il en son for intérieur.

Ils entendirent soudain le vrombissement d'une puissante cylindrée. La patronne se leva d'un bond et s'approcha de la fenêtre donnant sur la cour.

- Mon mari arrive. Prenez place dans un fauteuil. Vous y serez mieux pour parler avec lui.

Afin de parer au temps frisquet d'un automne déclinant, un bon feu de bois brûlait dans la cheminée, tempérant le long séjour un brin lugubre.

Dans l'attente de l'entrée de l'avocat, Kémer demeura poliment debout. Depuis quelque temps sa cheville le tirait un peu moins. Il parvenait à prolonger ses marches, sans toutefois effacer ce boitement qui l'agaçait au plus haut point.

La panse en avant, la tête raide, le regard arrogant, l'avocat s'avança pesamment vers lui. Il avait le crâne dégarni, le visage bouffi. Un énorme havane était vissé à la commissure d'une bouche fine et pincée. D'énormes lunettes rectangulaires aux verres épais dissimulaient son regard. Il portait un costume rose orangé, sous lequel pointait un nœud papillon assorti au vêtement.

Ce type devait avoir le chic pour se vêtir de tenues les plus criardes, les plus extravagantes. « Ça m'a l'air d'être un drôle de « zozo », pensa Kémer.

L'avocat lui serra la main brièvement. Il l'invita à s'asseoir pendant qu'il se servait une large rasade de bourbon qu'il avala cul sec avant de s'en remettre une lourde dose.

- J'ai passé ma journée au tribunal à essayer de défendre un barjot qui tabasse sa femme, un ivrogne qui conduit sans permis et un dealer qui vend de la drogue à tout bout de champ. Quel métier de con !

Dès le début de leur entretien, l'épouse s'était défilée en douce. Elle ne voulait en rien cautionner cette embauche.

Après avoir échangé les banalités d'usage, Kémer décida de se présenter et de jouer franc-jeu. Il lui parla sans détour de son passé. L'avocat l'écoutait avec une attention pesante. Son visage portait une expression d'application concentrée. De temps en temps, il se grattait la tête d'un air perplexe.

Quand il stoppa son récit, son interlocuteur se refusa de le questionner plus avant sur sa vie antérieure.

- Vous m'avez parlé sur le ton de la confiance. Je vous en remercie. Ce que vous venez de me dire demeurera entre nous. J'imagine que c'est ce que vous souhaitez ?

- Parfaitement Maître, y compris et surtout pour ce qui concerne mon ancien métier.

- Vous pouvez compter sur ma discrétion la plus totale.

Il se mit alors à lui parler, avec une passion non feinte, de son élevage de chevaux. Il ne dissimila en rien les incertitudes d'une activité fragile, reposant sur les bons ou les mauvais coups que l'on pouvait faire en vendant ou en achetant un cheval, lequel pouvait soit devenir un crack, soit terminer sous les fesses d'une vieille rombière argentée. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que les affaires allaient plutôt mal. L'avocat ne le lui cacha d'ailleurs pas. Il lui avoua mettre souvent la main à la poche. Heureusement, il gagnait par ailleurs grassement sa vie.

- Ce dont j'ai besoin, lui dit-il, c'est d'un intendant. Une sorte d'associé qui s'occupe de la gestion, du suivi des affaires. Cette personne doit posséder un bon relationnel, des entrées de nature à dégoter des clients friqués. Je n'ai pas le temps. En plus, je souhaite me lancer en politique lors des prochaines élections législatives. Vous me semblez être l'homme de la situation. Votre passé plaide en votre faveur. Vous devez connaître pas mal de monde, et Marseille n'est pas si loin que ça.

- Ce challenge m'intéresse, je vous l'avoue, même si je n'ai qu'une faible connaissance du milieu équestre. J'ai côtoyé plusieurs personnes sur Marseille qui gravitent dans ce monde

de spécialistes. Je suis moi-même propriétaire d'un cheval de compétition. Il vient de participer à ses premières courses.

L'avocat ne chercha pas midi à quatorze heures. Il lui proposa de but en blanc de devenir son associé. « Cet ancien footballeur professionnel devait être en mesure de m'apporter de l'argent frais qui permettrait de maintenir le navire à flot ». Il lui proposerait prochainement un contrat en bonne et due forme. Il ne restait plus qu'à déterminer quel serait le montant du « droit d'entrée ». Sur ce point, Kémer se garda d'avancer une quelconque somme. Il n'était pas demandeur et avait besoin de réfléchir.

Maître Roupert se servit un nouveau verre de bourbon. Il l'avalait d'un trait et appela son épouse Andréa.

- Peux-tu demander à Julia de préparer la chambre bleue. M. Kémer va rester quelques jours parmi nous. Le temps que nous scellions notre accord.

La belle rousse demeura de marbre, ne manifestant aucun signe de satisfaction ou d'agacement. Avec son mari, elle avait l'habitude de ce genre de décisions impromptues. Ils se connaissaient depuis la faculté de droit.

Maître Roupert s'éclipça en coup de vent, prétextant d'un rendez-vous urgent. Il le prévint qu'il ne rentrerait pas dîner. Un peu gêné aux entournures, Kémer n'osa trop s'avancer à jouer au commissionnaire quand Andréa revint le chercher pour le conduire à sa chambre.

- Je suppose que mon mari ne rentrera pas manger ?

- Euh ! Oui. Il m'a dit de vous prévenir.

- Vous savez, j'ai l'habitude. Il est toujours par monts et par vaux. Il ne sait pas s'arrêter.

- Suivez-moi, je vais vous montrer la chambre. Allez donc chercher votre voiture à l'extérieur. Mettez-la à l'abri sous le hangar.

Il s'exécuta. Quand Andréa le vit débarquer avec pour seul bagage un grand sac de sport, elle ne put réprimer une expression d'étonnement.

- Vous n'avez pas d'autre bagage ?

\*  
\*   \*

Kémer devina une présence, mais ne vit personne. Pas un souffle. Pas un bruit. Pas un craquement. Le silence absolu. Il remonta lentement le long couloir. Ses pas en avant faisaient gémir les lames du vieux parquet gondolé et usé par le temps. La porte de sa chambre était ouverte, il entra, posa son bagage dans la pièce vide et froide. De vieux rideaux fanés voilaient les fenêtres. Il les ouvrit avec empressement, libérant un flot de lumière qui vint éclairer un mobilier cossu, composé d'un lit en noyer et d'une volumineuse armoire du même bois. Après avoir déballé ses quelques affaires, il se laissa lourdement tomber dans l'un des fauteuils de tissu râpeux, assorti aux rideaux ternis par les années. Épuisé, il sombra rapidement dans un sommeil réparateur.

Il se réveilla en sursaut. À travers la cloison, des geignements lui parvinrent et devinrent de plus en plus prononcés, pour se terminer dans un râle qui ne prêtait guère à confusion. Une bonne partie de jambes en l'air se déroulait de l'autre côté. La sérénade se poursuivit un long moment, lui soutirant un sourire amusé.

Vingt heures approchaient. Il était grand temps de rejoindre la table de ses hôtes. La maîtresse des lieux l'avait prévenu, le respect de l'heure des repas était une règle, celle du dîner était venue. Il prit une douche rapide, enfila un nouveau Jean et un épais tricot de laine. Quand il entra dans le grand séjour, il était pile l'heure. Personne n'était encore attablé. Il s'approcha de la large cheminée abondamment garnie d'épais bûches de bois, d'où s'échappaient de hautes

et crépitantes flammes. Il tendit ses mains au-dessus de l'âtre, les frottant vigoureusement l'une à l'autre pour les réchauffer.

Andréa sortit de la cuisine attenante. Elle portait une énorme soupière qu'elle posa avec soulagement au milieu de la table.

- Vous avez froid ? J'espère que cela ira dans votre chambre.

- Rassurez-vous, Madame, je ne suis pas frileux. J'ai toujours été habitué aux intempéries.

- Julia, Marcel, dépêchez-vous. M Kémer est là. Allez. Tout le monde à table !

Maître Roupert lui avait brièvement parlé des deux salariés qui ne se le firent pas dire deux fois pour les rejoindre. Ils lui serrèrent furtivement la main et s'assirent à ce qui devait être leur place habituelle.

Andréa fit signe à Kémer de prendre place face à elle, laissant vide en bout de table celle du maître. Malgré son absence prévenue, il était capable de rentrer à l'improviste, rouspétant si par mégarde son couvert n'était pas mis.

L'épaisse soupe de campagne où se mélangeaient patates et haricots verts se révéla un véritable délice. Kémer y découpa de fines tranches de pain, les laissa tremper un bon moment avant de les écraser à l'aide de sa fourchette. Quand il l'eut avalée, la grosse assiettée suffit à caler son estomac. Il déclina le plat de charcuterie et termina par une tartine de confiture de mûres proposée par la patronne.

- C'est ma fabrication. Goûtez moi ça ! Un véritable régal.

Il se lécha les babines de cette composition naturelle. Elle valait tous les yaourts du monde et leurs cancérigènes ingrédients.

À table, la conversation ne fut guère abondante. Elle permit toutefois de convenir que l'on s'appellerait par son prénom. C'était toujours ça. Et quand il crût bon de lâcher un « Madame Andréa », il se fit gentiment reprendre « Non, Andréa tout court. Ici pas de chichi ».

Personne n'osa s'avancer à lui poser trop de questions. À la ferme l'on se méfiait des réactions de l'avocat. Il n'admettait pas que l'on vienne marcher sur ses plates-bandes. Il avait décidé de ce recrutement, ils devaient l'approuver sans broncher, y compris son épouse, même si elle se révélait la pièce maîtresse de l'exploitation.

Kémer consentit à dire qu'il était breton. Il broda sur une cogérance dans une fabrique de charpentes, activité stoppée après un accident et un désaccord avec son associé. Il n'avait nullement l'intention de révéler son ancien métier de footballeur professionnel.

Inventé de toute pièce, ce passé était difficilement vérifiable et parfaitement crédible.

\*  
\*   \*

À l'aube du premier jour, il se leva tôt et décida de rejoindre directement les écuries. Il souhaitait découvrir le travail du matin. Marcel et Julia étaient déjà à pied d'œuvre. Avant le petit-déjeuner, ils donnaient à manger aux 14 chevaux qui piaffaient dans leur box en mâchant nerveusement leur avoine. Le patron venait de vendre, à un très bon prix, deux splendides « Anglo Arabe » à un richissime propriétaire, faisant entrer de l'argent frais dans des caisses qui en avaient grand besoin.

Ils se montrèrent surpris de son arrivée, mais ne firent aucun commentaire. Il les regarda travailler, admirant leur professionnalisme, écoutant leurs commentaires avertis sur telle ou telle bête dont ils connaissaient tous les pedigrees. Ils les appelaient par leur nom, caressaient leurs museaux,

redoublaient de gestes d'attention, leur parlaient comme à de véritables êtres humains.

- Pour « Aigle Blanc », il faut impérativement que le « véto » passe aujourd'hui. L'état de sa patte m'inquiète.

- Il sera là vers onze heures, répondit Julia.

Ils bénéficiaient des services d'un vétérinaire à la curiosité passionnée dans le domaine équestre. Jeune, dynamique, il se tenait informé des moindres évolutions. Il n'hésitait pas à effectuer, y compris à l'étranger, de nombreux stages liés aux progrès de la médecine de précision imposée à ces performeurs des champs de courses. L'avocat ne lésinait pas sur les honoraires élevés appliqués par ce spécialiste. La santé de ses chevaux, dont certains représentaient des sommes rondettes lors de leur vente, n'avait pas de prix.

Marcel était un homme de petite taille, maigre et noueux, sec comme un coup de trique. Il portait une courte barbe qui cachait son visage émacié, buriné par le grand air. Ses mains poilues avaient des doigts anguleux. Sa tête protégée en permanence par une casquette à longue visière laissait échapper de longs cheveux ébouriffés. Cet ancien jockey professionnel aux jambes arquées et aux fesses tannées par la selle avait pas mal roulé sa bosse, bourlinguant à droite et à gauche, pour enfin se poser à la Borderie.

Julia était un petit bout de femme, dure, teigneuse. Elle possédait un corps robuste et nerveux, des seins coniques d'une bonne dimension. Au lit, elle se révélait une vraie petite bête à plaisir, toujours prête à s'ouvrir. Avec ça, c'était une créature qui butinait inlassablement aux quatre coins de la ferme, du lever au coucher du soleil.

Elle avait quitté son mari, un juif polonais, renfermé, dur au labeur, solide, porté à la boisson. D'un naturel peu parcimonieux, il la privait de tout et la battait dès qu'il en avait un coup dans le nez.

Arrivée totalement démunie de Pologne dix ans plus tôt, elle était l'affabilité même et montrait une reconnaissance

servile envers Andréa. Conciliante, avenante, elle travaillait d'arrache-pied pour la remercier de lui avoir permis d'élire domicile dans ce havre de paix. La Borderie se révélait pour elle un véritable eldorado, et peu importait si malgré sa bourdonnante activité, le notaire la payait des clopinettes. Heureusement, la patronne y avait mis le holà, exigeant le respect de la loi. Un comble pour un avocat.

Après avoir achevé de donner à manger et à boire aux chevaux, enlevé le crottin, remis une literie de paille fraîche dans chaque box, il fallait brosser les flancs, les dos, lustrer les crinières. Longue et fastidieuse, ils accompliraient cette tâche après le petit déjeuner qu'ils prirent ensemble.

Resplendissante et toute guillerette, Andréa déposa sur la table une imposante cafetière accompagnée d'un assortiment de confitures. Ils ne se firent pas prier et découpèrent de longues tartines dans les baguettes odorantes livrées le matin même par le boulanger du village voisin. Il les laissait dans une poche accrochée au portail d'entrée, avant de repartir en klaxonnant vers le hameau suivant.

Le bourg ne comptait plus aucun commerce. Abandonné, délaissé par les nouvelles générations d'Auri-gastois, il s'était peu à peu vidé de ses forces vives, incapables de résister aux étourdissantes tentations de la ville, délaissées par des gouvernants, sourds et aveugles à la VIE DU MONDE RURAL, totalement obnubilés par les insolubles problèmes de ces immondes banlieues, de ces tentaculaires métropoles, à qui l'on tente, vainement, d'apporter des remèdes, tel un emplâtre sur une jambe de bois.

Et cela dure. Depuis des décennies l'on joue à faire semblant, à consoler le bon peuple par quelques « bonbons », tels des enfants en manque de considération.

Ces crânes chauves se foutent comme de l'an quarante de l'incidence de leurs mesures, inventées après s'être torturé « savamment » l'esprit. Ils se complaisent à les rendre toujours plus restrictives, donc plus emmerdantes, histoire de se donner

bonne conscience face aux terribles maux d'un siècle qui se terminera dans la douleur. Alors ils y vont gaiement du :

« Faut pas faire ça, pas ici, pas comme ça » - « prévoyez ça, et encore ça » -

« Faites ci et pas ça... » ET MERDE À LA FIN.

\*

\* \*

La fin de séance du dernier conseil précédant les élections municipales du mois de mars n'avait pas été un long fleuve tranquille. Le vieux maire s'agrippait à son fauteuil, et les candidats ne se bouscuaient pas au portillon pour assumer la fonction.

Trop occupés, ceux qui faisaient la pluie et le beau temps dans la commune se tenaient frileusement en retrait, tirant adroitement les ficelles quand il s'agissait de toucher, de près ou de loin, à leurs intérêts. Ils n'étaient pas question pour eux de sortir de leur tranchée, de monter en première ligne, prendre des coups, recevoir en pleine figure les critiques acerbes, ignorantes et souvent infondées.

Malgré quelques tentatives avortées de personnes susceptibles d'apporter un bénéfique plus, rapidement mises sous l'éteignoir, il en était ainsi depuis des décennies. La lente agonie se poursuivait dans un irrémédiable fatalisme.

Andréa ne prit pas des gants et tança vertement le maire au sujet du départ du curé Puechtre. Elle lui fit comprendre par des mots bien sentis qu'elle n'était pas dupe.

- Vous étiez informé de ce départ, je dirai même que vous étiez dans la confiance, et pourtant vous vous êtes bien gardé de nous alerter. Vous nous avez mis devant le fait accompli.

Le ton était incisif, mordant, agressif même. La paysanne n'avait rien perdu de ses talents oratoires, nés de son court

passage dans les prétoires. Elle piquait, juste ce qu'il fallait, faisant rentrer le front à certains et soulever à d'autres des hochements de tête approbateurs.

Les conseillers municipaux restants, certains avaient démissionné, attendaient avec impatience la fin du mandat. Ils s'étaient passablement ennuyés durant les six années, ne participant qu'épisodiquement aux affaires de la commune. Depuis près de quarante années, l'autocratique maire n'avait pas pour habitude de déléguer. Il avait pris ses aises. Il agissait souvent à sa guise, omettant, volontairement ou non, d'en dire trop à ses colistiers. Le climat était malsain, suspicieux. Plusieurs élus avaient déjà annoncé qu'ils ne renouvelleraient pas l'expérience.

En vieux roublard de la politique, le maire avait bâti le socle de sa nouvelle liste. Malgré ses soixante-dix-sept printemps, il abordait ce nouveau challenge avec sérénité. En dépit de la sortie d'Andréa, quelques jours plus tard, il vint la rencontrer et lui proposa de rester. Il en fit de même auprès de Micheline, sa copine agricultrice de la ferme voisine, avec qui elle entretenait de bonnes relations.

Andréa accepta sans enthousiasme. À y bien réfléchir, cela ne lui prenait pas un temps fou. Et puis, il fallait bien s'engager, au risque de voir, un jour, s'étioler puis disparaître les petites communes. Tout bien pesé, elles ne coûtent pas si cher que ça à la République et représentent un gage de proximité pour les populations isolées et vieillissantes.

Kémer se réjouit de cet engagement « cela te changera un peu les idées. Il faut des femmes comme toi dans les conseils municipaux ».

Aux onze candidats composant la liste du maire, il s'en rajouta une deuxième limitée à six noms, des opposants de longue date du premier magistrat. Il ne comptait pas que des amis. En quarante années de pouvoir, il avait accumulé maintes animosités. Le village palpait d'hypocrisie, de ridicules

rancœurs, mais peut-on vaincre la bêtise alors qu'il n'existe aucun remède.

La campagne électorale se résuma en des professions de foi vides et laconiques, distribuées aux portes à portes par les candidats. Trop occupée, Andréa n'y participa pas. Elle se contenta du strict minimum, assistant à deux rencontres informelles avec ses colistiers, histoire de faire connaissance avec les nouvelles têtes.

Maître Roupert, haussa dédaigneusement les épaules quand elle lui annonça qu'elle repartait sur la liste du maire.

- Que vas-tu faire avec ce vieux con à moitié débile.

Elle n'insista pas et lui tourna sèchement le dos. Elle n'avait que faire de l'avis de son mari. Il ne la regardait plus, ne l'embrassait plus, ne lui faisait plus l'amour. Il était devenu un véritable étranger. Depuis l'arrivée de Kémer, elle se passait très bien de ce goujat.

Dès le premier tour, le maire mordit la poussière, pendant que six de ses colistiers, dont Andréa et Micheline, étaient élus. Il restait cinq postes à pourvoir. Le deuxième tour s'annonçait dans la plus totale inconnue. Vexé, meurtri, l'inamovible premier magistrat jeta l'éponge, laissant aux quatre candidats restants de sa liste le soin de batailler « de toute façon vous serez majoritaires » leur dit-il en claquant la porte.

Le deuxième tour se révéla une formalité. Aux six élus vinrent s'en ajouter quatre, l'autre liste emportant de justesse le dernier siège qu'occuperait une jeune femme, infirmière de son métier. Les électeurs avaient sanctionné l'âge et décidé de tourner une page. Il ne restait plus qu'à trouver un maire.

Éloignée de tout ce micmac, Andréa avait d'autres chats à fouetter. Elle faillit même oublier la réunion de mise en place du conseil municipal. Heureusement, Micheline, l'agricultrice de la ferme voisine lui téléphona la veille et la tint informée des dernières nouvelles.

- L'ancien premier adjoint devrait faire acte de candidature pour le poste de maire, mais il a une peur bleue des

responsabilités. Nous n'avons personne à part lui. C'est la panique.

- À quelle heure faut-il arriver ?

- Si tu peux venir un quart d'heure avant, cela nous permettra de discuter. Veux-tu que je passe te chercher ?

- Oui, je veux bien, ma voiture est au garage, répondit Andréa.

\*

\* \*

Kémer travaillait au dossier de la toiture photovoltaïque qui couvrirait le manège, quand son portable sonna. Gilbert, le maire de Jauzères, était au bout du fil. Il tenait à lui donner la primeur de sa réélection, dès le premier tour des municipales. Depuis son départ de Bretagne, ils se téléphonaient régulièrement. Ils aimaient bien échanger, en toute franchise, sur leur vie respective. En chef d'entreprise aguerris, il ne manquait pas de lui apporter de précieux conseils.

- Que fais-tu en ce moment ?

- Je souhaiterais remplacer la vieille toiture d'un bâtiment par des panneaux photovoltaïques, mais je ne sais pas encore si nous investissons ou si nous donnons ça à un porteur de projet.

- Fais bien tes calculs. Si vous le pouvez, il vaut mieux que vous restiez maîtres chez vous et fixiez les règles du jeu. Si le bâtiment est bien exposé, dans huit années l'emprunt est amorti. Ensuite, c'est tout bénéfique.

Ils parlèrent du pays, des problèmes quotidiens, de l'avenir de son entreprise et d'Aline, sa petite femme, comme il l'appelait. Elle lui avait apporté le plus beau cadeau du monde, un enfant. Il allait vers ses deux ans et son père lui vouait une adoration absolue.

- Tu n'as pas d'information sur mon père, l'interrogea Kémer.

- Absolument aucune. Certains se plaisent encore à raconter qu'il serait à Rennes. Si tel était le cas, la police l'aurait retrouvé. Franchement, sa disparition reste inexplicée. Il m'étonnerait que nous sachions un jour ce qu'il est devenu.

- Même si je ne l'aimais pas beaucoup, j'espérais qu'il serait en vie. Franchement, je n'y crois plus du tout.

- Et avec ton associé, l'avocat, comment ça se passe ?

- C'est bien simple, il n'est pratiquement jamais là. Nous faisons tourner la ferme avec son épouse.

- J'espère que tu es sage, avec elle, lui dit-il en s'esclaffant.

- Eh, ma foi ! Si tu la voyais, c'est une fort belle femme.

- Mais au fait, tu ne m'avais pas dit qu'elle était conseillère municipale ?

- Si, si. Elle a été réélue dès le premier tour, comme toi. Justement, ce soir, ils ont l'élection du maire et des adjoints. Elle vient juste de partir.

- À Jauzères, nous l'avons fait hier. J'avais encore contre moi le père de ta première copine Édith. Tu te souviens. Ils n'ont pas pesé lourd et ne sont que deux élus de sa liste.

Kémer se souvenait plutôt bien de la première fille qui l'avait initié aux jeux de l'amour. La garce n'avait pas froid aux yeux et s'était révélée sacrément experte. Il ne l'avait revue qu'une seule fois, avant de rejoindre l'Olympique de Marseille. À cette occasion, il avait bien senti qu'il n'aurait qu'à lever le petit doigt pour la mettre dans son lit.

Il avait ensuite rencontré le grand amour de sa vie Valérie, trop tôt disparue. Il lui arrivait encore, en fermant les yeux, de voir apparaître, comme dans un mirage, son tendre et doux visage. Cela durait un infime instant, telle une lueur qui s'estompe à la vitesse d'un éclair.

- On frappe à la porte, je dois te laisser. À bientôt Gilbert.

Tout essoufflé, le visage rougeoyant, Marcel entra dans le bureau. Il avait l'air passablement excité.

- Mais enfin que se passe-t-il ?

- La patronne vient de téléphoner à Julia. Il faut que nous allions à la mairie. Je crois qu'il s'est passé quelque chose. Elle n'a rien voulu nous dire. Elle nous demande d'apporter quelques bouteilles de champagne.

- Ah ! Ils veulent arroser leur élection. Il faut que je vienne ?

- Elle a insisté pour que tu sois là. En plus, Julia et moi n'avons pas de voiture. Il te faut nous emmener dans ta « Deudeuche ».

Kémer quitta son siège à contrecœur. Il aurait bien aimé terminer la simulation du plan de financement de la toiture du manège, mais il ne pouvait tout de même pas refuser d'accéder à la demande d'Andréa.

\*  
\*   \*

En se rendant à la mairie en compagnie de Micheline, Andréa sentit que cette dernière était sur des charbons ardents. C'était une personne vive et pleine de pep, les nerfs toujours à fleur de peau, véritable écorchée vive. Elle n'y alla pas par quatre chemins et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, lui avoua qu'elle ne sentait pas le premier adjoint. Elle craignait qu'il ne se déballonne au dernier moment et ne pose finalement pas sa candidature à la fonction de maire.

- Mais qu'allons-nous faire s'il venait à se rétracter ?

- Je n'en sais rien, ce serait un bordel monstre.

Quand elles y entrèrent, la salle du conseil municipal était comble. Elles s'installèrent autour de la table et attendirent que

le doyen d'âge ouvre la séance. Dès sa prise de parole, il fut coupé par le premier adjoint sortant :

- Je demande une suspension de séance. Je souhaite que les élus puissent se retirer un instant dans la pièce attenante du secrétariat de mairie.

Les élus quittèrent la salle sous un murmure d'étonnement teinté de désapprobation. « Mais enfin, que se passe-t-il ? Tout n'était pas prévu ».

Le visage du premier adjoint était livide. C'était un homme d'une nature accommodante qui fuyait les conflits comme la peste. Au bord des larmes, il s'adressa aux conseillers municipaux d'une voix chevrotante :

- Il m'est impossible de briguer le poste de maire, les médecins viennent de déceler une grave maladie à mon épouse. Seul sur la ferme, il me serait impossible d'exercer cette fonction. Je veux bien rester, mais sans avoir à assumer une telle charge.

L'annonce fut courte et brutale. Elle laissa sans voix les dix élus. Un vent de panique souffla sur eux. Ils n'avaient pas envisagé un tel scénario, croyant jusqu'au bout en cette candidature.

Avec sa dynamique habituelle, Micheline se tourna soudainement vers Andréa. Elle planta son regard directement dans le sien et s'adressa à elle avec une étonnante spontanéité.

- Tu es celle qui possède le plus de compétences. Tu as fait des études supérieures. Je propose à mes collègues ta candidature.

- Mais enfin, les électeurs ne vont rien comprendre, avança Andréa.

- Nous sommes là devant un cas de force majeure, lui répondirent en chœur les élus. Ils prirent aussitôt une décision dictée par le bon sens et se prononcèrent, l'un après l'autre, pour le soutien de cette candidature. L'infirmière élue sur la seconde liste se joignit même à cette approbation générale.

Andréa demeura pétrifiée et sentit un court instant que les événements lui échappaient. Elle n'avait pas pour habitude de tergiverser longtemps avant de prendre une décision. Elle mesura rapidement les incidences sur sa vie de tous les jours. Kémer était omniprésent, les affaires de la ferme allaient plutôt mieux et un nouveau salarié devait arriver prochainement. Tout bien considéré, la fonction en soi ne l'effrayait pas, même si elle ne méconnaissait pas les difficultés du quotidien. Elle regarda Micheline et lui fit lire dans son regard son acquiescement.

- Nous sommes vraiment dans la panade, c'est pourquoi je veux bien accepter, mais je souhaite travailler en équipe avec des adjoints et des élus qui s'impliqueront et ne feront pas de la figuration. Les choses étaient dites. Le premier adjoint revenait de loin.

Les élus rejoignirent la salle du conseil qui bouillonnait d'impatience. Ils reprirent place autour de la table. Le silence se fit. Le doyen d'âge déclara alors :

- Nous allons procéder à l'élection du maire. Je demande aux candidates et candidats de bien vouloir se manifester.

Andréa leva la main. Totalement imprévisible, cette unique candidature jeta un froid. Une certaine inquiétude gagna l'assistance. Jamais, ô grand jamais, une femme n'avait occupé le poste de maire de la commune d'Auriagast.

À bulletin secret, l'élection se révéla une formalité. En recueillant dix des onze voix possibles, Andréa fit un carton plein sous les applaudissements, d'abord hésitants, puis franchement nourris d'une assemblée finalement soulagée. Les quelques femmes présentes gloussaient sous cape. Elles connaissaient et appréciaient Andréa, son charisme, sa gentillesse, mais aussi son caractère bien trempé. Dans la foulée, l'élection des trois adjoints sur lesquels les élus s'étaient préalablement entendus ne posa aucune difficulté. Le conseil municipal était en place.

Les quelques soutiens du maire sortant, dégommé dès le premier tour, avaient le regard noir et la bouche mauvaise. Ils

quittèrent la salle sans demander leur reste. C'était le bouquet, une femme maire, pensaient-ils dans un raisonnement vieux jeu, totalement dépassé.

Andréa essuya le feu des regards de la foule de badauds qui emplissaient la salle et se douta qu'elle ne ferait pas l'économie d'un discours. Elle avait du timbre, de l'autorité et parvint à faire cesser le tohu-bohu qui régnait. Quand elle prit la parole, on aurait entendu voler une mouche. Elle s'exprima avec d'autant plus d'aisance qu'elle n'était pas demanderesse du poste. Avec un calme imperturbable, elle utilisa des mots bien sentis et termina sur les remerciements d'usage, évitant de s'enfoncer dans l'un de ces discours filandreux, si propice à l'agacement.

Bagarreuse née, elle n'avait rien de l'une de ces fofolles nombrilistes, qui, une fois élue, plastronne à tout va en regardant autrui avec condescendance.

Dès qu'elle en eût terminé, il s'ensuivit un courant débordant de sympathie. L'atmosphère des lieux se détendit soudainement. Des voix s'élevèrent et réclamèrent le champagne sur l'air des lampions. Micheline leur répondit avec à-propos. « Rassurez-vous, il est en route ». Éluë première adjointe, ce beau brin de fille ne se tenait plus de joie. Sa prise de position avait changé la donne. Elle éprouvait une grande fierté d'avoir facilité l'élection d'une mairesse, la première, faisant ainsi tomber l'un de ces ridicules tabous conventionnels.

Les Auri-gastois reçurent ce véritable coup de Trafalgar comme un canular. Ils pensaient les dés déjà jetés et durent rapidement se rendre à l'évidence. Les mauvaises langues se mirent à bavasser dans un flot de jacassements fielleux, pendant que s'installait une jovialité tapageuse.

L'instant suivant, Marcel fit son entrée. Il portait sous ses bras plusieurs bouteilles de champagne. Au village, personne ne savait grand-chose sur lui. Les gens le considéraient comme un brave type, un peu à côté de ses pompes, comme on dit, dont la vie entière était consacrée au cheval. Les quelques soûlots

que comptait la commune, véritables rustauds un brin rétrogrades, connaissaient son penchant pour le whisky. Ils aimaient bien ce type à la couenne dure et au verbe haut. Ils partageaient avec lui de solides beuveries dans le seul troquet, véritable repaire local, tenu par un vieil aubergiste bourru, qui rembarrait les clients pour un oui ou pour un non et venait de décider de prendre sa retraite. Julia le suivait à petits pas. Elle avait sorti du congélateur quelques amuse-gueule qu'elle avait passés précipitamment au four. L'un comme l'autre était à mille lieues de se douter du nouveau statut d'Andréa. Ils furent frappés d'étonnement quand ils s'aperçurent de la multitude de personnes qui avaient mis le grappin sur leur patronne, lui tenant le crachoir, l'abreuvant de compliments, de propos lénifiants. Ils devinèrent alors l'événement.

À son entrée, un léger sourire se dessina sur les lèvres d'Andréa, ses yeux exprimaient bien des choses. Grand, élancé, élégant, la chevelure lisse et gominée, la moustache noire et bien taillée, Kémer s'avança dans la salle. Quand son regard se posa sur elle, son visage s'illumina d'un sourire viril, charmeur. Les femmes se retournèrent, guignant ce beau et athlétique gaillard.

Kémer avait appris à les connaître. Il aimait bien ces paysans débonnaires, pragmatiques, au bon sens inné, fins connaisseurs de la nature et de ses atours. Il se plaisait à les entendre parler dans cet occitan de la région auquel il ne pipait mot, cet occitan plein d'idiotismes dont la traduction ne manquait pas de soulever des sourires amusés à l'étranger qu'il était.

Même si son allure d'homme de la ville détonnait un peu, il était parvenu à se faire adopter, voire même respecter. Après les sempiternels ragots qui accompagnent l'arrivée d'un nouveau venu, tout rentra dans l'ordre, d'autant plus facilement que sa chrétienté affirmée se révéla un atout majeur dans l'habit de brave homme dont il fut paré.

Il mit un temps fou pour rejoindre l'autre extrémité de la salle où les assoiffés faisaient un raffut de tous les diables, gobelets perpétuellement tendus. Dans leur rôle de serveurs, Julia et Marcel se faisaient gentiment enguirlander. L'ambiance était montée d'un cran. Micheline, la nouvelle première adjointe, manifestait une pétulance de collégienne et n'était pas la dernière à en redemander. Fonceuse, rieuse, jouisseuse, elle s'efforçait de prendre la vie du bon côté et se départait rarement de son sourire enjôleur. Elle croulait pourtant sous une multitude de tracasseries, mais se gardait de le crier sur les toits.

Quand Kémer décida de s'éclipser, il n'avait échangé avec Andréa que quelques regards fugitifs, tant elle était accaparée, courtisée par des administrés devenus soudainement admiratifs. Les retardataires les plus curieux continuaient à jaboter dans leur coin, pendant que les invétérés buveurs s'arsouillaient gratuitement à qui mieux mieux. La soirée semblait ne jamais devoir prendre fin.

Le mari d'Andréa n'avait pas daigné pointer son nez pour assister à la mise en place du conseil municipal. Il ignorait totalement la nouvelle fonction de son épouse. Il affichait ouvertement son dédain à l'égard d'élections qu'il qualifiait de bas étage. MONSIEUR visait bien plus haut. Au village, l'avocat était aussi détesté que possible. Il accumulait les griefs à son encontre d'Auri-gastois, jaloux de sa réussite professionnelle, agacés par son comportement hautain, sa façon de les prendre de haut, arborant devant eux des sourires de compassion aussi blessants que dégradants.

En leur for intérieur, nombre d'entre eux espéraient que l'élection de son épouse lui ferait rabattre le caquet. Ils ne méconnaissaient pas les problèmes du couple et appréciaient la droiture avec laquelle leur nouvelle mairesse les affrontait.